

LES RUES DE MAURON

Ecrit par Gilles Montgobert

Le 18 Novembre 2002

Préambule :

Au lieu de parler des rues de Mauron avec ses **61** rues et places, plus deux lotissements : ce qui risque d'être fastidieux, je préfère vous conter l'urbanisme de Mauron, son expansion et aborder les noms de rues comme traces de son histoire, de son évolution et parfois de ses mentalités.

Ce travail ce veut la synthèse d'autres travaux. Je me suis appuyé sur six données écrites :

- Les cahiers de paroisse écrits par les différents curés de Mauron, que le père Josse avait bien voulu m'autoriser à consulter, et que complètent aujourd'hui les bulletins du Père Gauthier.

- Les manuscrits de l'Abbé Leclair - aumônier de l'Action de Grâce - qui avait compilé beaucoup d'informations sur les familles et les maisons de Mauron à partir de fonds notariés et des archives du Boyer.

- Les archives départementales que Madame Ruz Badezet m'avait permis d'approcher.

- Les registres de délibérations des conseils municipaux où apparaissent parfois entre les litanies de réfection de voiries, quelques données plus intéressantes sur notre cité et les orientations de nos gouvernants, et toutes les archives communales (permis de construire, etc.).

- L'étude par la Datar en 1964

Enfin les « 30 jours » d'octobre et novembre 1980, le livre de Jean Dessus, les envois de Monsieur Malaurent, les recherches de Désiré Delalande et les travaux de Joseph Rouillard dans son DHES, les données de Maurice Gauthier, la maîtrise de Dominique Ramel, et surtout celle qui reste la mémoire de Mauron par le travail et la rigueur dans ses recherches, notre maître en la matière : Madame Anne-Marie Guillois.

Tout cela a été recoupé par le collectage oral entrepris depuis vingt-cinq ans auprès des Mauronaises et Mauronais de souche.

Le travail se poursuit toujours et chacun peut y apporter ses rectifications ou ses informations.

Le nom de Mauron ?

Trois pistes :

. Mauron pourrait être éponyme - le nom patronymique - d'un saint ou d'un individu.

Une anecdote de quelques années : des personnes étaient venus me voir. Elles venaient faire la fête chez nous car elles étaient originaires de l'Est et toutes portaient le nom de « Mauron ».

La plus célèbre est Marie Antoinette de Roumanille, épouse de Charles Mauron. Elle est née le 5 avril 1896 à Saint-Rémy-de-Provence et s'est éteinte le 31 octobre 1986, écrivain du Vaucluse comme son époux mort en 1966, elle défendait l'identité de sa Provence et fut couronnée par plusieurs prix littéraires.

. Puis nous avons deux possibilités qui divisent les latinistes et les bretonnants.

Les latinistes affirment que Mauron viendrait de M a u r e et des tribus Maures levées dans les Mauritanies, provinces romaines d'Afrique du Nord, car il est attesté que ces tribus ont contribué à la défense de l'Armorique dès la fin du III^{ème} siècle contre les invasions dites Barbares. Il y avait trois Mauritanies : 1) La Tingitania qui correspond au Maroc. 2) La Caesariensis : L'Oranie. 3) La Sitifensis : l'Algérois. Elles étaient fortement christianisées car n'oublions pas que le père de l'église actuelle est Saint Augustin, originaire d'Hippone, en Numidie tout près, aujourd'hui Bône.

Les bretonnants opposent quant à eux que Mauron est phonétiquement très proche de Moronoë, la femme du roi Judicaël de la Domnomée qui régnait sur le pays au VII^{ème} siècle et fonda l'ermitage de Saint-Léry en 632.

L'origine.

J'en profite pour confirmer par les historiens, la primauté de la paroisse de Mauron. Elle s'étendait sur Saint-Léry et Saint-Briec-de-Mauron ; cette dernière en fut détachée au XIII^{ème} siècle. Le vocable de son saint patron : Saint Pierre atteste une fondation primitive, en tout cas depuis le concile de Whitby en 664 qui préconisait ces saints pour fondateurs. Peut-être Néant en faisait partie mais rapidement détachée.

La fondation de Mauron reste imprécise.

L'archéologie.

Elle ne renseigne pas d'avantage. Un enclos gaulois, peut-être sacré, autour de la fontaine du Dégout a été mis en évidence par vue aérienne. La découverte de salles souterraines chez Monsieur Dunot qui s'y rattachent, permettent de dater l'occupation du site au IV^{ème} siècle av. J. C.

Si la voie Rennes-Quimper passe au Nord de Mauron, au château du Boyer et aux Fossés, on ne voit pas se dégager de route y accédant, sauf celle qui descend du Désert vers la Mariais, Cataha et se perd au confluent du Doueff et de l'Yvel à Plégué.

Une pièce de la République romaine a été retrouvée chez Hervot, actuellement la « pharmacie du chêne ». La croix de l'Action de Grâces taillée dans un monolithe avec son vocable de Saint-Michel, penche pour un lieu de culte païen christianisé.

Il faut attendre le 1^{er} mars 1152 et la fondation de l'abbaye de Saint-Jacques de Montfort pour voir apparaître Mauron dans l'histoire.

Le château de Brambily fermant l'accès de la Bretagne sud et protégeant le flanc nord de la ville ducale de Ploërmel, sera à l'origine de son importance. Le château ainsi que celui de Gaël furent ruinés en 1373. Les seigneurs de Gaël Montfort préférèrent reconstruire celui de Comper qu'ils avaient hérité des Lohéac en 1353.

Il fallut attendre la fin du XV^{ème} siècle et la construction du château du Bois de la Roche par le chancelier de Bretagne : Philippe de Montauban, pour que notre région retrouve une importance.

L'architecture des maisons de Mauron commence début XVI^{ème} avec leur caractéristique d'ouverture dite en « anse de panier » que l'on retrouve sur trois endroits de la Place de l'Eglise : la maison qui appartient à Mr et Mme Quelleuc, l'autre à la famille Boissel et enfin le portail sud de l'église où nous avons une datation précise : « l'an 1508, vanno de la voicin, la porte fut mise au point par Pierre Moinerie ».

Au XVIII^{ème}, seule la tour de l'église et son pendant du pouvoir civil, la bâtisse du sénéchal, troublent le paysage architectural.

Au XIX^{ème}, la mode « Hausman » crée deux grandes rues en v depuis la nouvelle place commerciale. Puis un pôle se crée à la gare et le XX^{ème} agira par comblement.

Si on étudie le site de Mauron, on s'aperçoit qu'il se trouve sur le rebord d'un plateau, belvédère sur le massif de Paimpont. Le ruisseau le Brambily qui vient du Nord et contourne par l'Est, se jette dans le Doueff qui fait la limite Sud et détermine ainsi, un site défensif naturel où Mauron s'est développé sur la nappe phréatique peu profonde. Ses terrains à l'Ouest, sans être de véritables ruisseaux, restent néanmoins très humides avec la Mare (la Pointe), le Bignon et la Planchette.

1) Chemin Saint-Pierre :

Une route arrivait de Saint-Léry, on y trouvait la fontaine du saint patron fondateur marqué par le monument offert par Mme Gallé, le 4 juillet 1909, ainsi que celle dédiée à Saint-Jacques, car c'est par ici que les pèlerins du Tro Breiz se présentaient : elle conserve le nom de Chemin Saint-Pierre. En novembre 1884, la municipalité envisagea la construction d'un aqueduc depuis ces fontaines publiques vers le lavoir.

2) Rue de la Fontaine.

Elle rejoint une autre route ancienne appelée rue de la Fontaine car elle possédait comme sa voisine de nombreuses fontaines et principalement une entre Mme Coudé et Mr Paul Thomas. Beaucoup allaient s'approvisionner, d'autant qu'à proximité se trouvait, depuis le XIX^{ème}, une distillerie.

Le Chemin Saint-Pierre et la rue de la Fontaine délimitaient la Priouté qui s'appellera ainsi jusqu'à la Révolution. Elle appartenait à l'abbaye de Paimpont qui était responsable du culte à Mauron. L'église de Mauron et limitrophe au terrain. La Priouté fut vendue comme bien national en 1792 à Jean-Baptiste Chochon : un révolutionnaire qui fit partie de toutes les municipalités et qui était, avant 1789, le collecteur de la dîme de Mauron pour l'abbaye de Paimpont. Il acheta la Priouté et voulut la transformer en cimetière. La Révolution avait aboli les cimetières autour des églises à cause de la pollution microbienne qui produisait des épidémies (typhoïde et autres). Il faut savoir qu'à Mauron le quart des nouveaux-nés mourait avant un an et que l'espérance de vie n'était encore au XIX^{ème} siècle que de 38 ans et six mois.

Quand on voulut enterrer les morts, les fosses se remplissaient aussitôt d'eau. On dut, en 1810, opter pour la place du cimetière actuel et l'ancien cimetière autour de l'église fut définitivement rasé en 1867.

Si on n'a jamais parlé autrefois de ville de Mauron, c'est-à-dire d'une agglomération fermée par un système défensif, sauf Mr de la Vigne qui indique de vieilles murailles le 25 juin 1608, on constate néanmoins que l'église est sur un promontoire et que les maisons sises autour devaient former un noyau compacte qui devait servir à se protéger. Cela est clairement spécifié lors de la période troublée révolutionnaire pour se protéger des exactions des uns et des autres.

3) Rue Porte d'en Haut.

La toponymie nous en laisse également des traces, puisque nous avons la porte d'en haut qui signifiait la sortie nord du centre et devait se situer entre l'ancienne maison Pellan et l'ancien commerce de la Cave Mauronnaise.

4) Rue des Portes.

Au Sud, nous retrouvons la rue des Portes où un porche d'entrée se trouvait et fut démoli en 1884. Une gendarmerie s'y installait à la Révolution.

Il faut s'imaginer Mauron et sa démographie en ce temps-là.

Au recensement de 1836, sur une population globale de 4101 habitants, 745 vivent au bourg et 3356 dans les écarts avoisinants. Mauron n'est qu'un gros village parmi d'autres. Il faudra attendre 1975 pour voir le bourg être plus peuplé que l'ensemble de ses villages et la création de nouveaux lotissements et de nouvelles rues.

5) Grande Rue.

De ce centre s'échappait une seule route vers le couchant et Saint-Brieuc-de-Mauron. On passait, je vous l'ai déjà dit, devant la chapelle Saint-Michel, et cette route principale pris le vocable de Grande Rue.

6) Rue de l'Espadron.

Cette vieille rue devrait s'orthographier espadon, de la forme du poisson avec sa longue tête. Large à sa naissance, elle se termine en s'effilant comme celle du poisson.

7) Rue Duplessis.

Une seconde route, moins praticable et qui passait dans les douves, fut ouverte vers le Plessis et surtout le grand moulin (France Rurale) qui approvisionnait Mauron.

Cette route qui partait vers le château des seigneurs du Plessis, le château du Bois de la Roche et Guilliers, fut nommée la rue Prévaye.

Faut-il voir une notion de pré ? Au départ, tous ces terrains n'étaient que des champs autour du bourg. Marie-Ange Toussaint Ferron et son épouse Françoise possédaient une ferme dans le bas de cette rue ; elle fut transformée en école au début du XIX^{ème} siècle, sous l'égide du vicaire Masson.

C'est en 1837 que l'on rendit cette rue carrossable en l'empierrant avec les pierres qui entouraient le cimetière autour de l'église.

8) Rue Prépois.

Dans le même contexte, une rue partait de l'église vers le Nord et des champs. Une ferme la bordait où est actuellement Mme Nogues. On y faisait des pois et s'appelait pré aux pois où préaux aux pois. C'est aujourd'hui la rue Prépois.

9) Rue Fresnaye.

Pour rejoindre la place de l'église à la Grande Rue qui commençait à la ferme des Méat ou ferme de la Mariais (actuelle possession de la communauté) car cette famille noble était originaire de la Mariais où habite Jean-Pierre Allain, on empruntait une route bordée de frênes, c'est donc la rue de la Fresnaye.

10) Rue de la Blatterie.

A la sortie de la place vers la rue de la Fresnaye, on tourne aussitôt vers la rue Porte d'en Haut et l'ancienne chapellerie Le Bigan, c'est la rue de la Blatterie. La blatte est un insecte qui s'attaque au grain et farine, il se trouvait dans cette rue un dépôt de farine et ainsi fut-elle dénommée.

11) Rue du Moulin.

De la rue Prévaye ou Plessis, un accès menait au grand moulin à vent des seigneurs du Plessis qui se situait à l'emplacement de France Rurale. Ce moulin était couplé avec le moulin à eau du Cellier. La rue qui y accédait garde le nom de rue du Moulin.

12) Rue des Peez.

Une rue était parallèle à la Grande Rue : la rue des Peez. Plus que des pois, il faut y voir le nom d'une famille. Des Peez étaient alliés aux de la Monneraye. Jean-Baptiste Huchet sieur des Pééz était sénéchal de Saint-Méen, Gaël, Grenedan et du Mottay. Il mourut en 1759. Sa fille Barbe se maria à Haouisé sieur de la Ville Au Comte. Elle hérita de son oncle René Huchet sieur de la Moltière, avocat au Parlement et de sa femme Jacquemine Loret propriétaire du château du Boyer.

13) Place de l'église.

Revenons au point névralgique de Mauron : son centre historique, commerçant et religieux.

Un rapide tour panoramique, nous montre la plus vieille maison du bourg, elle date du début XVI^{ème}, avec sa porte renaissance, anse de panier et ses pilastres sculptés où trône au centre un chevalier armé d'un écusson. Ce sont les armes des seigneurs du Plessis depuis le XI^{ème} siècle : d'argent à la bande de gueules, chargée de trois merlettes d'or, surmontées d'un lion de gueules, armé, couronné et lampassé d'or. Tout simplement, la moitié basse est couleur argent avec une bande centrale rouge avec trois losanges en or et un lion rouge dans la moitié supérieure.

C'est sans doute la dernière construction de cette famille car Jeanne du Plessis, l'unique héritière, se marie en 1572 à Jean de Bréhand. Cette famille transformera Mauron en baronnie le siècle suivant.

Là, sera le tribunal où avaient lieu les auditions de la justice jusqu'à la Révolution. A côté se trouvait un pilier de justice pour attacher les condamnés. Cette maison appartiendra ensuite à une grande famille commerçante originaire de Saint-Méen : les Olive.

En face, une autre grande famille : les Paris. La maison passera aux Houssais puis aux Gallé qui rénoveront la façade.

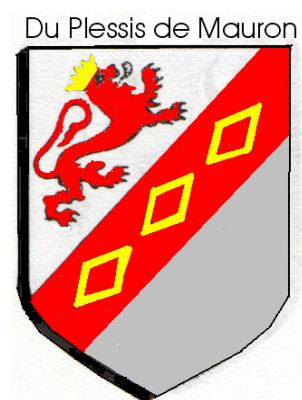
Si on remonte la place, il existait une vieille maison à l'emplacement de la boulangerie qui appartenait aux Danion. C'est ici que naquit Virginie Danion le 14 octobre 1819.

L'actuel café Barenton était un bien des Mouraud. C'était une étude de notaire qui servait de mairie et de justice de paix, avant qu'elle ne parte où est actuellement la Poste.

Monsieur Jean-Louis Mouraud fut maire de Mauron de 1840 à 1852.

Monsieur Duclos succédera comme notaire et fit venir un jeune clerc de Josselin : Jean-François Moisan qui lui rachètera l'étude en 1839 pour la transférer où se trouve le café Brunel. Royaliste, il fut maire de Mauron en 1852. Marié à la très fortunée Rose Troisbourgeoisierie, il achète le manoir des David dans la Grande Rue qui servira d'école sous l'occupation et qui brûla le 24 novembre 1943 (bureau des vins PP). De leurs 8 enfants, Félix né le 14 octobre 1852 fut également maire du 2 mars 1890 jusqu'à sa mort survenue le 9 septembre 1906. Royaliste, il met un terme à 10 ans de mandat républicain. Il fut conseiller général en 1892 après Ange Bossard.

Paul Danion se présenta contre lui, mais sans succès. La préfecture annula les élections, mais le Conseil d'Etat les valida.



Une antipathie naquit entre les deux familles, car Moisan avait, de surcroît, essuyé un refus pour la main d'une fille Danion.

Quand les Danion firent construire leur immense maison, Félix Moisan acheta un terrain auprès d'eux à la Grande rue et fit construire la belle maison de style colonial (Carré).

Poursuivons notre tour de place pour finir avec ce qu'on nomme généralement : le pavillon d'une belle architecture du XVI^{ème} siècle. Une très longue histoire pour cette maison dont les premiers propriétaires connus sont les Penhoët. Elle servit d'auberge à la révolution, à une veuve Coudé et abrita trois faux chouans, pilliers du château du Rox et dont deux périrent à la bataille du Fresne le 2 décembre 1795 contre les chouans de Saint-Régent. Laissés pour mort, notre aubergiste fit main basse sur le magot, restaura la maison et plaça en leur mémoire trois épis de faîte « à la Frédérick ».

Au XIX^{ème} siècle, il appartient à un médecin : Joseph Guillotin, marié à Anaïs Thinslin. Nommé « Bel-Amour » par ses ennemis politiques, du nom d'un des trois brigands, il succède comme maire bonapartiste, au notaire Joseph Marie Gabriel Legros. Ce dernier avait été maire en remplacement de Jean-François Moisan le 15 septembre 1862. Joseph Guillotin, le premier adjoint de Legros lui succéda comme maire jusqu'à sa mort le 17 janvier 1886. Et c'est donc Félix Moisan qui le devint par la suite en 1894, après Pinsard. Entre le père et le fils, il y eut une période bonapartiste et républicaine.

Joseph Guillotin va nous faire la transition avec cette place de l'église.

Nous l'avons vu, Joseph Guillotin avait été nommé premier adjoint en remplacement de Bouée le 17 juin 1863.

En 1865, le conseil municipal émet le vœu d'un droit de passage pour les piétons autour des halles. Le projet avorte et les procès avec les riverains et principalement le boulanger Pirault se multiplient. C'est sous le mandat de Joseph Guillotin, du 31 mars 1878 au 17 janvier 1886, que les halles furent achetées au comte d'Harcourt, le 29 septembre 1881 pour 7 000 francs. Car les halles appartenaient toujours aux seigneurs de Mauron. La légende veut que le seigneur du Plessis, souhaitant profiter des échanges commerciaux qui se faisaient aux sorties des messes et n'ayant pas l'accord de l'abbaye de Paimpont à laquelle le desservant curé dépendait et qui s'octroyait le bénéfice des taxes, le seigneur passa outre l'autorisation en faisant construire les halles en une nuit. Ces marchés furent officialisés le 27 août 1421 par la Dame de Laval (descendante des seigneurs Gaël Montfort, dont dépendaient les seigneurs de Mauron).

Les ventes de denrées et de bétail se faisaient sous ses halles qui arrivaient jusqu'aux porches des maisons. Les rez-de-chaussée servaient de remise. Une importante vente de lin s'instaura pendant la révolution. Le prix des céréales se relevait chaque fois par un sergent blastier qui servait à fixer le prix de base des redevances et impôts : « l'apprécie ». Un adjudicataire était chargé de relouer les

emplacements. En 1877, au temps des d'Andigné, c'était Madame veuve Danion Gentilhomme, mère de Virginie. Par la suite, ce fut Mr Apert - quincaillier.- originaire de Rennes et marié à une demoiselle Poulain de Paimpont. Enfin Gallée les loua après l'acquisition de la commune. C'est Apert qui acheta le fameux pavillon en 1909. Eugène Marivint - médecin - l'habitait quand il fut conseiller général à la mort de Félix Moisan le 9 septembre 1906. Il le resta jusqu'à l'arrivée de Paul Maulion.

Non seulement, on faisait des transactions sous les halles, mais comme elles possédaient un étage, le dimanche, les bonnes familles de Mauron y faisaient ripailles au moins une fois l'an.

Ce n'est que sous le mandat de Félix Moisan que les halles vétustes furent reconstruites par décision municipale du 1^{er} août 1897 et le vote d'un devis de 4043,34 francs, le 13 mars 1898

Le jour de la fête paroissiale, le 9 mai 1899, le chanoine Barré, curé de paroisse, bénit les halles. La musique et la société de gymnastique de Saint-Méen vinrent animer la journée. On promena Jeanne d'Arc et son escorte guerrière dans les différents quartiers du bourg. Une retraite aux flambeaux, une illumination du bourg et un feu d'artifice clôturèrent cette réjouissante journée. Puis comme toujours, la polémique enfla. On trouva les nouvelles halles ridicules et on les affubla de « parapluie de la municipalité ». Les opposants crièrent au scandale et à la falsification des comptes. Et on répliqua que, ceux qui s'agitaient étaient ceux-là mêmes qui avaient promis gratuitement leur terrain, pour mieux se dédier, qui avaient mis des difficultés à la résiliation de leur bail, ou avaient offert des souscriptions puis les avaient retirées. En novembre 1899, on acheva dans ce climat, la voirie autour des halles où on pouvait enfin circuler et on édifia une fontaine maçonnée au centre pour alimenter tous ceux qui le souhaitaient.

C'est le 6 novembre 1808 que des foires trimestrielles furent fixées à Mauron, les premiers vendredis de janvier, avril, juillet et octobre. Les cochons avaient dû émigrer très vite sur un autre champ à la périphérie. Les dernières transactions furent celles des veaux et de la volaille. Très denses au début, les activités baissèrent bientôt et le 17 mai 1863, les foires devinrent mensuelles, puis tous les quinze jours sous Henri Thébault, pour être hebdomadaires ces dernières années avec Michel Colleu.

Le 11 octobre 1953, la municipalité décide de démonter les halles et de trouver un acquéreur. Mr Mathurin Lefort poussa son gendre, Mr Morteveille, pour qu'il les achète et qu'elles ne soient pas livrées à la ferraille. En juin 1954, elles partent pour la rue de Brocéliande, comme hangar de Mr. Morteveille.

14) Rue Abbé Flohy.

Nous allons quitter cette place en descendant l'ancienne rue de l'église et parler de celle-ci et de celui qui a donné son nom à la rue : l'abbé Flohy.

L'abbé Flohy est né à Réguiny en 1812. Il étudia au collège de Vannes où il fréquenta sur les bancs : Jules Simon. Il enseigna dans l'instruction publique aux collèges de Pontivy et de Vannes. Il fut ordonné prêtre en 1839, nommé professeur au Grand séminaire de Vannes, il devint curé de Mauron de 1864 à 1880, où son vicaire fut l'abbé Hillion, frère de celui que l'on retrouvera bientôt en haut de la hiérarchie de l'église. Il ne fut pas celui qui la construisit mais il aida à sa restauration. Les Mauronnais, reconnaissant ses 17 ans comme curé de la paroisse, lui édifieront un tombeau et la municipalité de Joseph Guillotin donnera une concession à perpétuité.

Déjà, le 24 juillet 1862, au conseil municipal, on avait émis l'hypothèse d'agrandir l'église sur un projet du 28 juillet 1859. L'ancienne église en croix latine datant du XVI^{ème} siècle s'avérait trop petite. Le chœur, écroulé en 1760, avait été réparé en 1790 et une sacristie ajoutée en 1791. L'abbé Flohy arrivait de Ménéac où il venait de restaurer l'église. En novembre 1865, les plans sont présentés par Godefroy Brossais Saint Marc frère, de l'archevêque de Rennes. La vente foncière des communs ne laisse que 6 000 francs, cependant on accepte la construction de 2 bas-côtés de 20x4 mètres, d'un bras nord de 10x13 mètres, ainsi que le transept. Au total, 290 m² pour 870 places et 39 130 francs de dépenses.

Le maire Bonapartiste Joseph Legros passe contrat le 28 juillet 1867 avec l'entrepreneur Maignan de Saint-Brieuc.

La municipalité obtiendra pour la rénovation de son église, l'appui du condisciple de l'abbé Flohy, le ministre des écoles et du culte, Jules Simon. Une somme de 6 000 francs sera versée en 1867, puis 4 000 francs en 1872. Tandis que le Conseil Général appuyé par Alphonse Guérin donnera 1 000 francs.

Le 6 septembre 1871, monseigneur Bécél la bénit. Mais là encore, la polémique survient. Elle est lancée par le président de Fabrique lui-même qui met en doute la stabilité de l'édifice. Mais Mr. Du Noday est surtout aigri car l'agrandissement de l'église a absorbé la chapelle Nord des Du Noday. Les reproches, apparemment injustifiés, englobent au travers de Sigismond Ropartz qui a aidé à la rénovation, toute la famille Danion. Le transfert des éléments de l'église qu'on voulait jeter et le creusement du chœur qui mettent à jour les sépultures recueillies à l'Action de Grâce, finissent de brouiller l'ensemble des nobles de la région avec la famille Danion.

La toiture fut refaite sous le mandat de Mr. Louis Nogues (1965-1970) ; le clocher de l'église fut définitivement restauré en 1995 sous le mandat de Mr Claude Dréano. Quant à la tour, on échappa, en novembre 1881, à une coupole en brique pour remplacer le clocher dégradé.

La rue de l'abbé Flohy est due à l'expansion de Mauron au XVII^{ème} siècle. Nous sortons des guerres de Religion. Mauron, comme tout le pays, a subi les

rigueurs de la guerre. Mais la paix revient. Henri IV exonère la Bretagne d'impôt pendant 2 ans. Mauron va connaître une explosion. Sous l'égide d'une grande famille commerçante et bourgeoise : les Bonamy. Des grandes maisons avec leur cave-dépôt au rez-de-chaussée surgissent lors de ce développement commercial.

La famille Bonamy apparaît en 1513 dans la rue Fresnaye avec Amaury, puis dans cette rue Flohy avec « Jean Bonamy et Mathurine Bonamy », l'inscription des fondateurs sur une pierre qu'écartèle une ancre.

On retrouve un autre Bonamy à la rue des Portes : « Phelipe Bonamy et Marie Quernès m'ont fait faire l'an 1630 ».

Les Bonamy finirent par occuper les fonctions administratives les plus élevées de la paroisse comme sénéchal et procureur fiscal de Mauron, tandis que des cousins ont des charges similaires pour l'abbaye de Paimpont.

Alors que commence l'édification de la tour de l'église en 1713, Julien Bonamy, sieur des Hauts Champs, entreprend la construction d'une bâtisse en bas de l'église. On voit sur le mur : la date de 1714. Leur fils Joseph, sieur de la Ville-es-zalo, sénéchal de Mauron et de Paimpont qui avait épousé Anne Mathurine Allain dame du Bois Billy en Gaël, finit, en mai 1734, les granges qui jouxtent au Sud.

15) Rue Nationale.

C'est ici que commence la rue Nationale. C'est en réalité la réunion de deux anciennes rues : la rue Grauffro qui allait de ce bâtiment Bonamy (le presbytère) à la « pharmacie du Chêne ». Il y a près du Validé, un chemin de Grauffro et des parcelles de ce nom-là : sans doute une famille de ces lieux. L'autre partie : c'était la rue de la Maladrerie. Il existait en dehors du bourg, un lieu pour les lépreux. La maladrerie se situait chez Mr. Bizeul, et on retrouve dans son jardin et au niveau du CMB, des ossements et des bouts de tissu de ces indésirables. Une chapelle Saint Marc leur était exclusivement réservée au carrefour devant le Brambily actuel. Nous avons le nom du médecin de ces malades en 1660 : Louis Halnas Cette rue était la route royale puis impériale pour devenir nationale 166 qui reliait Dinan à Vannes. D'une largeur de 10 mètres, ce qui correspond à la distance entre la façade de Mr et Mme Lebloas au n° 23 et celle jouxtant Clin d'œil au n°22 ou entre le n° 10 où j'exerce et les anciens Cours des Halles au n°5. Le 29 septembre 1858, la voie fut ramenée à 8 mètres et alignée au Levant (côté impair) de 2 mètres en moins. Les propriétaires refirent leur façade en pierres de schiste rouge et le chaînage avec du granit de Ménéac.

16) Place Henri Thébault.

Pour la rue qui la poursuivait : la rue du Champ de Foire, c'est le 6 novembre 1808 que les foires furent installées sur un terrain à la sortie de Mauron. Au carrefour, sur un terrain appartenant à la famille Ballot-Allain, fut élevée cette bâtisse par Constant Pambouc de la Sauldraie et Jean Allain, en 1921. Elie et Marie-Thérèse Bévillon tenaient un commerce de tissu jusqu'en 1977, puis le CMB s'installa en 1986.

A cause de l'hygiène, les foires avaient migré sur un terrain à côté d'une maison appartenant aux de Ferron. Elle fut achetée, fin 1855 - début 1856, pour 3 900 francs. L'architecte Perrochoux en fit une école, la mairie et l'auditoire de la justice de paix, en 1863, pour plus de 16 251 francs. L'école communale servie par des frères fut laïcisée en 1882 et devint collège d'enseignement général public jusque vers 1968 où il sera transformé en poste.

La Place du Champ de Foire fut appelée Place de la Mairie puis portera le nom d'Henri Thébault.

Henri Thébault fut maire de 1971 à 1982 dans la mairie actuelle qui fut achetée le 31 décembre 1931 pour plus de 200 000 francs à la veuve de Louis Pinsard, ancien grainetier, pour en faire la mairie, la justice de paix et une salle des fêtes. L'ancienne mairie sera cédée pour 50 000 francs à l'administration des Postes qui cherche à faire un hôtel des Postes.

Henri Thébault est né à Mauron le 10 mars 1921 dans l'actuelle rue Nationale, de parents rempailleurs. Après l'école Saint Pierre, il va à Saint Armel de 1933 à 1934, mais par manque d'argent, il continue ses études chez lui pour être prêtre. En 1938, il est instituteur à Riantec puis en 1939 à Taupont. C'est la guerre. Le chanoine Chevillard, curé de Mauron, l'adresse à son ami Mgr. Lalande, supérieur de l'école Saint Joseph à Angoulême, pour le soustraire au STO. Il y est professeur puis inspecteur. A la fin de la guerre il est élu conseiller municipal sur la liste de maître Baudrin. A 26 ans ? il en devient adjoint et à 27 ans : conseiller général. En 1955, il est maire d'Angoulême, député en 1956, représentant de la France à l'ONU dans le gouvernement de Félix Gaillard. Il revient au pays pour se faire élire conseiller général contre Jean Allain de 1964 à 1982, puis devient maire de 1971 à 1982. Il meurt le 17 janvier 1986.

17) Rue de la Libération.

La route qui s'échappe de la place vers Gaël s'appelait la rue de la Corderie, désormais rue de la Libération. L'élaboration des cordes était une occupation mineure réservée souvent aux lépreux, par assimilation à la corde du pendu. Quelques ateliers de cordiers s'étaient élevés à cet endroit.

Le 3 août 1944, deux mois après le débarquement de Normandie, la 6^{ème} Division Blindée du général Grow approche de Mauron. Le groupe de combat A, de 2 500 hommes, vient vers Mauron. Il est 13^H45 solaire soit 11^H45 locale, heure allemande en vigueur. Au pont de Gué, où est actuellement le foyer-

logement, un 88 allemand tire. Trois Américains sont tués. A 15^H, le 44^{ème} d'Infanterie Blindée et le 212^{ème} bataillon Blindé de Campagne attaquent. Le clocher est endommagé.

Depuis le 17 juillet, le général de Brigade Aérienne : Armand des Prez de la Morlais dirige le 6^{ème} Bataillon de FFI de Ploërmel, Loyat, Mauron, La Trinité sous les ordres départementaux du capitaine de frégate : Paul Chenailier dit « Morice ». Le général des Preez de la Morlais intervient pour dire aux américains que l'occupant est parti. Les américains rentreront par la route du Pont Ruelland et la jonction se fera aux Perroniauts.

18) Rue Vital Percebois.

Cette rue qui se poursuivait jusqu'au Pont de Gué, va être scindée en deux et son extrémité nord sera appelée rue Vital Percebois : du nom du jeune Français tué avec les trois Américains à cet endroit. Jeune parisien de 17 ans (il était né le 29 octobre 1926) du VIII^{ème} arrondissement, sans père, sa mère décède peu de temps après. Orphelin, il est recueilli par sa grand-mère du côté de Comper. Il aperçoit l'armée de Libération, s'enflamme à sa vue et veut lui indiquer le chemin. Les Américains useront souvent de ce stratagème qui consiste à prendre un Français des lieux qui monte sur le véhicule de tête pour leur indiquer la route et surtout les garantir contre des coups de feu éventuels. Hélas, il sera victime des tirs allemands.

Pour rester dans la même période, partons vers le Sud du Bourg.

19) Rue des Déportés.

C'était l'entrée de Ploërmel de l'ancienne route royale, impériale puis nationale 166 qui allait du presbytère au garage Peugeot. En face de l'école des filles (chez Coiff'mèche de Madame Pinel) se trouvait l'auberge de la Croix Verte (aujourd'hui chez d'Authenay). C'est ici que descendaient les ténors de la politique du département qui venaient faire leur propagande électorale et leurs discours contradictoires. Elle servit d'école sous l'occupation.

Cette rue est appelée rue des Déportés en mémoire de l'événement du jeudi 20 janvier 1944. Le lundi, une réquisition de chevaux a lieu à Guilliers. Dans le café Cadio, un soldat de la commission fait connaissance d'un jeune garçon de Loudéac qui lui propose de le conduire dans une ferme voisine où il trouvera affaire. Dans une route étroite, le jeune homme sort un pistolet et abat l'Allemand puis disparaît de la région. La section allemande qui loge à l'école des filles, découvre le cadavre le lendemain. Une commission d'officiers de Rennes conclut au meurtre. La réaction est toujours identique en pareil cas : le jeudi, trois compagnies cernent la région, tous les hommes sont regroupés sur la place de l'église. Près de cinquante jeunes sont désignés comme otages et

parqués à l'école de Guilliers, puis le soir vers l'école publique de Mauron, place de la mairie. Ils y séjournent tout le week-end jusqu'au mardi 25 janvier 1944. Quelques-uns sont libérés, mais le 22 à midi, Ernest Quesnel, marchand de chaussures, où est l'actuel salon de coiffure, est rajouté comme otage. Il connaît la résistance locale et particulièrement Guy Lenfant. Le 25, ils sont tous dirigés vers Compiègne et le camp d'internement du Royal-Lieu. Deux mois après, ils partent pour la forteresse de Mauthausen (Autriche) et quarante jours après, distribués dans les quarante-neuf camps Kommandos pour servir d'esclaves. Vingt-quatre ne résisteront pas aux sévices de leurs geôliers nazis et décéderont, dont cinq mauronais parmi lesquels Ernest Quesnel âgé de quarante-neuf ans.

Dans cette rue, Mathurin Joseph Lefort y habitait.

Il était né le 8 février 1880 de Mathurin Lefort et Anne-Marie Cocaud à Ledremeuc

20) Rue Mathurin Lefort.

Il tenait une entreprise de machines agricoles puis s'était diversifié dans la réparation des cycles. Il était installé où vit actuellement sa belle-fille : Nana Lefort.

En 1919, avec Paul Maulion, ils sont élus et il devient son premier adjoint jusqu'en novembre 1942. Alors que son maire est presque toujours à Paris, il dirige de fait Mauron. Il n'hésite pas à acheter un terrain pour installer le transformateur électrique à l'insertion de la rue de Bas et celle de Brocéliande. Il achètera également la maison Pinsard, place du Champ de Foire, pour la rétrocéder à la commune. Vingt-trois ans, premier adjoint avec la fonction de maire, il laissera Mauron au rang de ville malgré une période difficile : les moulins ferment, les campagnes se dépeuplent (3 700habitants dont 1 000 dans le Bourg). Il crée le comice agricole. En 1940, malgré l'éviction de leurs alliés communistes par le pouvoir de Vichy, il reste à la mairie qui vote les pleins pouvoirs à Pétain en décembre 1940. Mauron, comme tout le Morbihan et comme la France, est constitutionnelle et pétainiste. Mais en 1942, l'aspect a changé radicalement. Alors que certains hésitent encore, il démissionne le 21 octobre de ses mandats d'adjoint et de conseiller d'arrondissement. L'Histoire lui donnera raison. Il décédera le 16 avril 1970.

21) Rue Paul Maulion.

On va rejoindre la rue qui porte le nom de son maire.

Il existait autrefois deux rues qui se faisaient suite : celle de la Mare James - un véritable bournier - même si on peut voir dans mare, la même racine que maréchaussée. Elle se poursuivait de chez Mr et Mme de Joux jusqu'au Galopin, par la rue de la Poste. C'est ici qu'on avait construit la nouvelle poste qui se trouvait auparavant dans une maison anciennement Languille et qui fut abattue pour percér la rue du Presbytère. La rue de la Poste et de la Mare James deviendront la rue Paul Maulion.

Paul Maulion est né à Poitiers le 1^{er} juillet 1875 d'un père qui sera président de la cour d'appel de Rennes. Il épousera Hélène Duplessis, fille d'Emile Duplessis : un notaire qui avait épousé Hélène Bossard, la fille d'Ange Bossard, le propriétaire du château du Bois-de-la Roche qui fit fortune dans le bois et principalement dans les traverses pour le chemin de fer de l'Ouest et qui acquit le Bois-de-la Roche en septembre 1885 de Magon de La Ballue, nommé consul en Espagne.

En 1909, il vient soutenir Noël, avocat, candidat aux élections législatives pour l'arrondissement de Ploërmel et qui fut battu par le duc de Rohan.

Il est élu conseiller général du canton de Mauron le 24 juillet 1910 et bat le docteur Marivint. En 1912, aux élections municipales, il se présente à Néant et ne fut pas élu.

A Mauron, il soutient la liste Trochu - Théaud contre Guillois - Marivint. La liste Trochu obtient 17 élus et l'autre 6 élus, mais contre toute attente c'est Désiré Lucas qui est élu maire avec Mathurin Théaud comme 1^{er} adjoint et Joseph Boulé comme adjoint du Bois-de-la Roche. En 1919, il se présente comme tête de liste à Mauron et devient maire avec Mathurin Lefort comme 1^{er} adjoint. Ils sortiront Mauron de gros village pour devenir une ville. Ils installent le début de l'assainissement, l'adduction d'eau avec beaucoup de difficultés et l'électricité dès 1921, alors que le reste du département ne le sera qu'en 1950. On vient de loin voir et toucher le petit bouton de l'interrupteur qui fait jaillir la lumière. C'est une véritable révolution. La santé gratuite et les loisirs ne sont pas non plus oubliés. Il sera élu député de 1919 à 1924, puis battu ainsi qu'aux sénatoriales de 1927. En 1928, il essaye de se faire élire à Raincy (en Seine-et-Oise) sans succès. Même échec le 4 mai 1930 à la succession du député Lorientais socialiste Bouligaud, décédé avant la fin de son mandat. Il devient enfin sénateur en 1932. Le vote des pleins pouvoirs à Pétain et sa fidélité au pouvoir de Vichy terniront quelque peu son image. Il décède peu après la guerre le 28 janvier 1946.

La rue Paul Maulion se termine en fourche pour aller soit vers Saint-Briec-de-Mauron, soit vers Illifaut et Merdrignac.

22) Rue de la Pointe.

Paul Morfoisse qui tenait un magasin type services produits du sol va construire dans cet angle une maison, pendant la guerre.

La configuration de cette rue lui fera porter le nom de la rue de la Pointe, jusqu'à l'ancien lavoir du Bignon, route de Saint-Brieuc-de-Mauron. Une gendarmerie y sera construite. A la naissance de la rue de la Pointe et de la Mare s'étaient installés un maréchal ferrant et en face une auberge avec relais de chevaux, dont le dernier propriétaire fut monsieur Guillard. Certains ont encore connu les filles dites « les filles tonton » en raison de leur originalité et de leur dynamisme. La maison fut ensuite occupée par le docteur Thomas qui fit construire la petite tourelle d'angle pour entreposer les fruits du verger.

23) Rue du Porhoët.

La rue de la Pointe se poursuit par la rue du Porhoët qui mène vers la Trinité-Porhoët, du breton plou ar coët, traduction du latin : pagus trans sylvam, le pays sous les bois. Elle a fait croire longtemps aux historiens que c'était un pays de forêts. Il faut plutôt y voir un pays qui a pour horizon le massif forestier de Paimpont et qui était fort riche. Véritable grenier à grain depuis les tribus gauloises des Coriosolites de Corseult qui devaient payer l'impôt à Jules César, il revint plus tard aux comtes de Rennes qui le laissèrent à leur cadet comme apanage, c'est-à-dire en usufruit. Sa capitale était Chantotreau, puis à partir du XI^{ème} siècle ce fut Josselin. Acteur des guerres de succession ducale, le comté appartiendra aux grands maréchaux de Bretagne puis de France comme Olivier de Clisson, avant d'échoir encore une fois à une branche cadette du Porhoët, celle des Rohan.

24) Rue d'Armor.

Qui mène au pays de la mer. Un axe fort ancien, certainement gaulois qui menait à la cité des Coriosolites et à sa capitale Corseult dont dépendait Mauron. C'est sur cette route, à Saint-Utel que furent trouvées les deux statues de dieux gaulois.

C'est la pénétrante des Côtes d'Armor et qui mène par le Méné à la baie de Saint-Brieuc.

25) Rue de la Joie

De la Pointe à la Grand Rue, elle menait aux établissements Perrot qui s'ornait de l'épithète : « Joie et Santé ».

Le fondateur Pierre Perrot est né en 1852 au Coudray-Baillet. Il découvre le kirsch dans les Vosges. Il achète un alambic et s'installe dans une belle maison avec tourelles au coin de la Grand Rue. La bâtisse de 1460 avait appartenu à un David puis à monsieur Moisan François, maire de Mauron. Cette maison avait également servi de presbytère. Elle sera détruite en novembre 1943 par un incendie qui démarrera dans les pièces servant de classe pendant l'occupation. On reconstruira les bureaux de l'entreprise à son emplacement. Après 14-18, Pierre Perrot adjoint à l'eau de vie, la vente de bière et d'eaux minérales. Ce n'est qu'en 1933, quand son fils prend la relève qu'il commence à mettre du vin en bouteille, le vin supplantant le cidre local.

26) Rue Ropartz

Parallèle à la rue de la Joie, la rue Ropartz relie la rue Paul Maulion au centre historique et s'arrête à la grande maison construite par Amateur Louis Danion - son beau-père - . Il ne s'agit pas ici de Guy Ropartz, le musicien, compositeur, directeur du conservatoire de Nancy et Strasbourg qui à la suite de Vincent d'Indy tint une place dans l'histoire de la musique et dans les premiers efforts de la décentralisation artistique. Il s'agit de son père Sigismond Ropartz, mauronais par son mariage en 1847 et enterré au cimetière de Mauron en 1878. Sigismond Jean Pelage Ropartz naquit à Guingamp le 9 mars 1823. Son père Gabriel y était médecin, sa mère était née Reine Lalès. Orphelin dès le berceau, il fut recueilli par son grand-père Lalès, ami de Jean-Marie de Lammenais depuis l'époque où le fondateur des frères de l'Instruction Chrétienne de Plöermel était grand vicaire de monseigneur Caffarelli à Saint Briec.

Sigismond apprend à lire et à écrire chez les frères à Guingamp puis Mr. de Lammenais l'emmène à la Chesnaie et le confie ensuite à la maison de Saint-Méen. C'était une réalisation chère à Jean Marie de Lammenais qui y avait réuni d'excellents professeurs qui formèrent une élite pendant le 19^{ème} siècle comme celle de Seully à Paris.

Sigismond s'installe ensuite à Paris dès 1840, il avait 17 ans et fréquente Lacordaire et Montalembert. Sigismond devient le secrétaire de J. M. de Lammenais avec pour unique salaire ... les conversations du soir. En 1847, il épouse Elise Danion et s'installe comme avocat à Guingamp. En 1848, il devient avocat au barreau de Rennes et vient plus souvent à Mauron que les deux fois l'an, lorsqu'il était à Guingamp. Il finira par être élu au conseil municipal. Il aide sa belle-sœur Virginie Danion qui souhaite bâtir l'Action de Grâces. Sigismond, devenu président de la société d'archéologie d'Ille-et-Vilaine, dessinera la chapelle où il incorporera les sablières du XVI^{ème}, le vitrail de Saint-Pierre qui aurait pu disparaître.

Un jour d'avril 1878, en visite à Iffendic chez monsieur d'Andigné dont il est le régisseur, il meurt subitement.

27) Rue Carrefour Toussaint

Elle fait suite à la rue Ropartz, mais son étymologie reste vague. Est-ce la limite de Saint-Michel tout proche et de Saint Pierre à côté ou le lieu inspiré par l'Action de Grâce ?

28) Place de la Liberté

Le Carrefour Toussaint débouche sur l'Action de Grâce, c'est la place de la Liberté. Un chêne d'Amérique y a été planté à la libération en hommage aux libérateurs de Mauron.

29) Rue du Commandant du Noday.

En face de la rue Ropartz, on trouve la rue du Commandant du Noday. Les Rolland du Noday sont une très ancienne famille qui habitait le château de la Ville Davy.

Christian Marie était le fils de Pierre Rolland du Noday, né le 7 novembre 1896. Militaire de carrière, il devient chef d'escadron d'artillerie, officier de la légion d'honneur, croix de guerre 1914-1918, croix de guerre 1939-1940. En première ligne dans la bataille de la Dyle, il se distingue dans la retraite de Belgique devant Condé-sur-Escaut puis à Dunkerque. Prisonnier de guerre à Nieuburg sur Weser, il périt lors d'un bombardement de l'oflag XB le 4 février 1945.

30) Impasse des Perroniauts

Parallèle à la rue du Commandant du Noday se trouve l'impasse des Perroniauts, parfois appelée Peronnets. Un champ en triangle portait ce nom au bout de la rue. Un tertre où se trouvait un moulin à vent domine ce perron. C'est ici que les Américains feront leur jonction en 1944.

31) Rue de l'abbé Bihouée

Parallèlement à l'Est de la rue du Commandant du Noday on trouve la rue de l'abbé Bihouée. Né le 21 septembre 1881 à Crédin, Théophile Marie Bihouée est ordonné prêtre le 23 décembre 1905. Il est aussitôt nommé vicaire à Arzal. L'abbé Bihouée sera un bâtisseur et un fervent éducateur de jeunesse. C'est à Arzal qu'il construit son premier patronage, puis il arrive à Mauron le 26 février 1909 où il reste quatorze ans jusqu'au 10 mars 1923.

Aussitôt il se met à l'œuvre et en quelques mois, il s'occupe des équipes de football, les Cadets et le théâtre. Ne disposant que de locaux scolaires, il va faire bâtir le patronage. Dans le même temps, responsable de la frairie de Saint-Utel, il construira la chapelle du Pont-Ruelland où la première pierre est posée le 5 décembre 1911.

Après une interruption pendant la grande guerre de 14 à 19, il reprend son dévouement auprès des jeunes. En 1923, il part pour Josselin où il relance le patronage du Roncier. En 1929, il devient recteur de Guilliers jusqu'en 1943 où il fonde le patronage avec la société « l'Avenir de Guilliers ». Il décède à Guilliers le 13 février 1943.

32) Rue Alphonse Guérin.

Elle arrive de la gare et débouche sur l'avenue Jean Allain. La SNCF de l'époque, qui avait du terrain en trop, l'offre à la municipalité le 16 janvier 1884. Celle-ci, embarrassée du cadeau car il provoquait un surcroît d'entretien, demande son inscription comme voie de communication rattachée au grand chemin de Rennes-Quimper. Cette rue porte bien son nom. C'est Alphonse Guérin, conseiller général qui avait financé de ses propres deniers l'étude de ce chemin de fer reliant Vannes à la voie Rennes-Brest. Il présentait le rôle majeur de cette infrastructure sur le développement de l'agriculture. Alphonse Guérin était né le 9 août 1816 de Pierre Marie Guérin, notaire à Ploërmel près des Halles et de Thérèse Julie Perrine Orioux, notaire au Bois de la Roche dans la Sénéchalerie où demeurait l'abbé Boullé.

Il alla au collège de Ploërmel jusqu'au décès de son père en 1822, puis la famille partit à Vannes. Là, il connut Jules Simon. A 15 ans, il part pour Lorient pour préparer l'école navale. Mais son oncle Hyppolite Orioux le décida à faire médecine. Sa cousine germaine O'Neill, religieuse à Bourbon-Vendée lui proposa une place d'interne. Il venait en vacances au Bois-de-la-Roche et fréquentait la famille Pommereul du Fresne en Néant. Il gravit les échelons de la hiérarchie médicale ; en 1840 il fut nommé interne des hôpitaux, en 1842 : il eut le premier prix de l'internat, en 1843 il fut reçu au concours d'anatomie à l'amphithéâtre des hôpitaux et à trente trois ans il devint professeur à la faculté de médecine : docteur en médecine et chirurgie de Paris, le 30 janvier 1847, avec une thèse sur la fièvre purulente. En 1850, il fut admis au bureau central des hôpitaux. En 1854, il épousa son amie d'enfance Anaïs de Pommereul, veuve du baron Hyppolite de Moncuit. Malade, il accourut pour la soigner et finit par l'épouser. Médecin à l'amphithéâtre de Clamart, Louveine, Cochin, Saint Louis, il en devint le médecin chef en 1868 ainsi qu'à l'hôtel-Dieu. Sa renommée dépassa les frontières. En mars et avril 1863, il séjourna à Rome. Le pape Pie IX souffrant d'ulcères variqueux et craignant pour sa jambe, voulut le consulter. Il le guérit. Le pape voulut le faire comte romain, il refusa. « Vous

êtes le plus grand médecin de la chrétienté » lui assura le pape. Modeste, il répliqua « si sa Sainteté le dit ». Il n'accepta qu'un chapelet en cornaline pour sa femme, et pour lui la décoration la plus honorifique : de commandeur de l'ordre de Pie IX et quelques indulgences car il n'était pas très chrétien. En 1868, il entra à l'académie de médecine par 51 voix sur 63 et en devint président en 1884.

C'est pendant la guerre de 1870 qu'il inventa en 1871, le pansement ouaté et antiseptique qui mit fin à la mort systématique dans les hôpitaux. Nommé chevalier de la légion d'honneur le 12 août 1864, officier en 1871 et commandeur en 1884, le tzar de Russie le fit grand officier de l'ordre de Stanilas II.

Ami de Pasteur, Lister et Jules Simon, il reçut de nombreux prix qui couronneront ses études.

Sa femme mourut au Fresne le 5 janvier 1890, il l'inhuma dans la lande du Cerisier. On lui doit effectivement la culture de la sylviculture sur les landes, autour de la forêt de Paimpont.

Le 15 février 1895, il fut pris d'une pneumonie grippale à Paris et fut terrassé par une trop forte dose de morphine.

L'association des Bretons de Paris lui offrit un monument commémoratif le 13 septembre 1896, œuvre de Georges Barreau et Pierre Dumesnil.

33) Place de la Gare

Nous l'avons vu, c'est en 1869 que débute l'étude sur le chemin de fer de Vannes à Dinan. La guerre se présente et ce n'est qu'en janvier 1875 que la municipalité est invitée à émettre un avis favorable sur cette ligne, car celle-ci donnerait les moyens de se procurer les amendements en calcaire pour la hisser au premier rang de production agricole. En mai 1876, certains mauronais sont prêts à céder leur terrain pour que le tracé se poursuive vers Caulnes et Dinan. En février 1879, la municipalité s'oppose à ce que la gare s'établisse trop loin du bourg entre la Ville-Cognac et la route de Concoret, car ceci nuirait à son commerce de grains, beurre et œufs expédiés chaque semaine à Rennes et Dinan. En août, Trémorel demande le classement en chemin d'intérêt de la route reliant la gare de Mauron à celle de Broöns passant par son bourg. Terminée en 1883 la gare fut inaugurée le 6 avril 1884 en pleines élections municipales. En août 1887, on demande l'ouverture du dernier tronçon entre Dinan et La Brohinière déclaré d'utilité publique dès 1881 et dont la compagnie de fer s'était engagée à terminer avant cinq ans le 17 juillet 1883.

Ce nouveau pôle agro-économique va voir s'installer : la beurrière mauronnaise, la cidrerie, une minoterie puis plus tard la coopérative agricole, un café et même l'hôtel Vatican, baptisé ainsi car il était tenu par la veuve Le Pape.

En 1899, une voie étroite qui assure le transport du minerai de fer de l'Etang Bleu à Paimpont est construite pour l'exportation vers l'Angleterre.

La Compagnie des Tramways de Mauron à Paimpont fermera en 1910. En 1936, une station de pompage est établie par le syndicat des eaux pour alimenter Mauron.

C'est le 6 mars 1972 que la desserte voyageurs de la gare cesse, remplacée par un service de cars. Le trafic « marchandise » se poursuit pour péricliter à la fin des années 1990.

34) Avenue Jean Allain.

Il existait la route de Rennes à Quimperlé qui, après l'arrivée de la gare, fut appelée l'Avenue de la Gare et fut bordée d'une rangée d'arbres en février 1882.

Au sud de la route se trouvaient des terres des Gallé, parents des Allain. C'est là, près de la Doueff que Jean Allain établira son entreprise de menuiserie et charpente.

Jean Allain est né le 26 mars 1884. Il deviendra maire le 2 novembre 1945 jusqu'au 25 mai 1964. Il fut conseiller général à la même période. Battu par Henri Thébaud, il abandonne dans la foulée son mandat de maire. Il décède le 23 octobre 1971. En décembre de la même année cette rue lui est dédiée.

35) Rue de la Ville en Bois.

Sans doute celle-ci était bordée de maisons en bois. A quelle époque ? On l'ignore. Est-ce par des sabotiers qui arrivaient de Camors et c'étaient installés là ? Il y en avait encore au début du XX^{ème} siècle, et à Chateaubriand il existe une rue de la Ville en Bois.

36) Rue du Pont de Gué.

Gué vient d'une déformation en gallo de Gaël. La route ou grand chemin royal venait de Gaël et enjambait le ruisseau de Brambilly par un pont.

37) Rue de Brambilly.

La rue de la Ville en Bois se poursuit par la rue de Brambilly. Billy était le confesseur du roi Judicaël. Toute la partie située entre le Brambilly et Saint-Léry s'appelle le cap de Brambilly et fut l'enjeu territorial à la constitution des communes en 1790. A la jonction du Brambilly et de la Doueff se trouvait le château de Brambilly où se déroula la bataille de Mauron en 1352. Le château fut détruit en 1373 par Duguesclin.

38) Rue Le Chapelier.

Le Chapelier Isaac René Guy est né à Rennes le 12 juin 1754. Avocat à Rennes, il côtoie les Mathurin Maillart, Noël de La Touche et autres avocats de Mauron qui deviendront le noyau dur de la révolution à Mauron. Elu aux états généraux par le Tiers-Etat de la sénéchaussée de Rennes, il est le fondateur du club breton révolutionnaire à Versailles pour devenir, après l'arrivée du roi à Paris, le club des jacobins puisque le club breton s'installe dans un couvent de dominicains. Il préside les séances du 4 août et présente au roi les décrets votés cette nuit-là : le vote pour l'institution d'un jury, l'abolition de l'ordre de la noblesse, l'adoption du drapeau tricolore. Son nom est resté à la postérité à cause de la loi du 14 juin 1791, dite loi Le Chapelier qui interdit toute association ou coalition entre citoyens de même profession. Après Varennes, il quitte le club ultra des jacobins qu'il a fondé pour celui plus modéré des feuillants. Revenu à Rennes, il devient suspect, soupçonné d'être un agent de l'Angleterre, il est guillotiné à Paris le 22 avril 1794.

39) Rue des Haras.

J'en terminerai avec les vieilles rues de Mauron par celle des Haras. Le 11 février 1883, par manque d'emplacement et afin de ne pas perdre le dépôt d'étalons des haras d'Hennebont, on le transfère dans l'ancienne gendarmerie dont on peut supposer qu'elle devait être là. La station des étalons restera ici, puis le bâtiment sera acquis par les Trochu.

40) Rue de Verdun.

Nous allons entreprendre l'extension urbaine de Mauron au XX^{ème} siècle. Un lotissement est décrété par le maire Jean Allain et une première tranche est inaugurée par son successeur Louis Nogues en 1966. L'entrepreneur est Paul Houée de Saint-Léry. La seconde tranche inaugurée deux ans plus tard en 1968 sera faite par les HLM du Morbihan.

La guerre de 1914-18 a tué plus de 5% de la population de Mauron. En mai 1925, monsieur Cocherel, tailleur de pierres à Languedias élève le monument aux morts en granit et grave une longue liste de 228 noms relevés dans l'état civil. Jean-Baptiste Leray, né le 17 juillet 1888, soldat au 71^{ème} RI de Vitré, disparu le 6 septembre 1914 à Essarts les Sezanne et déclaré mort en 1920, ouvre les tristes colonnes d'enfants de Mauron morts pour la France.

41) Rue Pasteur.

Né à Dôle dans le Jura en 1822 d'un père tanneur, il fait des études médiocres. Admis à l'école normale supérieure de chimie, il devient professeur à Strasbourg où il épouse Marie Laurent la fille du recteur d'académie le 26 mai 1845. En 1854, il est doyen à Lille. A 45 ans, il est atteint d'une hémiplegie gauche en 1868. Il fait des études sur les cristaux puis sur la fermentation. 20 ans après, il découvre en 1888 le vaccin de la rage et l'Institut qui porte son nom est fondé. Il succombe 8 ans plus tard en 1896.

42) Rue Laënnec.

L'urbanisation de Mauron se poursuit dans ces lieux par comblement de l'espace : la rue Laënnec est percée et le lotissement se fait en deux tranches : 1977 et 1978.

Laënnec est né à Nantes en 1781. Il commence des études médicales, il découvre le stéthoscope et identifie et décrit la symptomatologie pulmonaire et cardiaque.

Professeur de médecine au collège de France en 1822, il meurt quatre ans plus tard d'une tuberculose en 1826.

43) Rue de la Charente.

La rue Laënnec débouche sur la rue de la Charente , en hommage à la région d'accueil d'Henri Thébault. Au bout de la rue, on a construit la Cité d'Angoulême.

44) Rue d'Angoulême

Ici se trouvait la résidence d'Angoulême. Ce long bâtiment en forme de L renversé fut construit fin 1970, et mis à la location le 1^{er} novembre 1971. Il voit déboucher la rue d'Angoulême.

45) Rue de Brocéliande

De l'autre côté du champ, on construit une station d'épuration qui fonctionne avec beaucoup de difficultés. Une route, depuis l'école publique primaire, restaurée en 1979 et inaugurée le 12 octobre 1980, y mène ; c'est la rue de Brocéliande. L'appellation de forêt de Brocéliande date du XIX^{ème} siècle, un mot créé par les écrivains car on parlait de la forêt de Brécilien ou de Brechelian. Parmi ces écrivains, on compte Félix Bellamy qui laissera son nom à l'école.

46) Rue Anne de Bretagne ou Jeanne Jugan.

Comme ses précédentes, elle fut inaugurée en juillet 1976, car Mauron qui avait vu ses emplois nettement augmenter avait besoin de logements.

Trente logements HLM viennent de se créer dans une première tranche occupée pendant l'été. Une nouvelle tranche de vingt logements est entreprise, puis une dernière le sera en 1981.

Tout le monde connaît Anne de Bretagne, fille de François I^{er} (1477 - 1514). Elle fut duchesse de Bretagne et reine de France. Peu de filles connaîtront des fiançailles si tourmentées. Elle sera fiancée treize fois. A trois ans, elle est tout d'abord fiancée à l'héritier de la couronne anglaise : le prince de Galles, fils d'Henri IV. Mais ce dernier décède et son frère, le futur Richard III tue ses enfants. Voilà Anne veuve avant d'être mariée. Qu'à cela ne tienne, on la fiance de nouveau avec Maximilien d'Autriche.

A la mort de son père, elle avait onze ans et fut encore plus convoitée, moins « pour son minois que pour sa boursée ». Les prétendants défilèrent : Rohan, Albret, etc. ...

Le 19 décembre 1490, Maximilien absent, on célébra tout de même le mariage et le maréchal Polhaim glissa sa jambe nue entre les draps pour symboliser la consommation du mariage.

Les français réagirent et envahirent Saint Malo et une partie du duché. Charles VIII décida d'épouser Anne et celle-ci ne vit que cette seule issue pour sauver son duché. On annula les deux mariages et Anne épousa Charles VIII le 6 décembre 1491 à Langeais. Après cinq enfants morts, Charles meurt à vingt huit ans, elle en avait vingt et un !

Le futur roi, Louis XII de la branche d'Orléans, arriva à annuler son mariage avec Jeanne la fille de Louis XI, une boiteuse difforme qui avait les paroles de son père Louis XI : « Je me suis délibéré de faire le mariage de ma fille Jehanne et du duc d'Orléans pour ce qui me semble que les enfants qu'ils auront ne leur coûteront guère à nourrir ». Louis XII affirma qu'il n'avait jamais consommé charnellement son mariage et elle se contenta de déclarer : « grâce au parjure de mon mari, je n'ai jamais été son épouse ». Elle finira dans un couvent de Bourges et deviendra Sainte. Le mariage d'Anne et Louis XII peut avoir lieu à Nantes le 8 janvier 1499. Elle fut couronnée une seconde fois reine à saint Denis. Elle eut deux enfants dont Claude qui épousera François d'Angoulême, le futur François. La jeune Claude qui laissa son nom à une variété de prunes ne brillait pas par son intelligence. Elle légua son duché à son mari en 1515 et en 1532 les états de Vannes l'acceptèrent.

Quant à Jeanne Jugan, c'est une autre histoire bretonne. Née en 1792 à Saint Servan, elle est servante pendant vingt ans puis, avec une amie à partir de 1837, elles accueillent les pauvres âgés. Un groupe se forme que contrôlent l'abbé Le Pailleur vicaire de la paroisse et le père Félix Massot, provincial des Frères de Saint de Dieu. On s'installe dans un ancien couvent : l'Asile de la Croix et naît

une congrégation religieuse sous les appellations successives de Servantes des Pauvres (1842), Soeurs des Pauvres (1844) et Petites Soeurs des Pauvres (1849). Ils reçurent l'approbation de l'archevêque de Rennes le 9 mai 1852. Jeanne Jugan est à l'origine de plusieurs fondations. En 1879, reconnue par le pape Léon XIII, elle comptait 2400 religieuses réparties en 177 maisons. Aujourd'hui, elles sont 4000, regroupées en 245 maisons et on les voit parfois à Mauron aller de porte en porte.

47) Rue Abbé Chesnais.

Joseph Chesnais fut curé doyen de Mauron en 1971 et pendant trois ans avant de décéder. Il se dévoua aux anciens et aux malades. Né en 1920 aux Fougerets, il est ordonné en 1946, professeur au collège Saint-Yves, aumônier diocésain de la J.A.C., vicaire à la cathédrale de Vannes, aumônier de la communauté de Saint Jacut et recteur de La Gacilly.

48) Rue Monseigneur Hillion.

Constant Hillion est né le 21 octobre 1830 au bourg de Mauron de Jacques et Jeanne Le Maître. Ses parents sont sabotiers dans le bois du Ferron. Vers 1840, ils s'établissent à Ploërmel. Il fait le grand séminaire à Vannes et devient prêtre puis professeur au collège de Ploërmel et supérieur du collège de Sainte Anne d'Auray. Son frère Olive est né en 1841 à Ploërmel, devient vicaire à Mauron où avec Sigismond Ropartz et monsieur Flohy, il sera un précieux auxiliaire pour la construction de l'église. Missionnaire en Haïti, il devient vicaire de monseigneur Guilloux évêque du Cap Haïtien de 1874 - 1876. Archevêque de Port au Prince de 1886 à 1890, il décède le 21 février 1890. (anecdote d'Henri Thébault à la tribune de l'ONU avec son homologue Haïtien sur leur origine).

49) Rue Théodore Botrel 1868 - 1925.

Né à Dinan, il venait en vacance au Parson en Saint-Méen-le-Grand chez sa grand-mère. Auteur et interprète d'un demi-millier de chansons, il fut connu par son succès montmartrois de la Paimpolaise (1895). Il se fait un défenseur de la culture et de la langue bretonne.

50) Rue du stade.

Elle part de la rue Théodore Botrel vers la Grande Rue en face du stade. Les matchs, avant la guerre, se faisaient en bas de la rue Jean Allain, sur la gauche, derrière le café Renard. Puis on alla dans un pré à madame Moquet route de

Guilliers. On sortait les vaches du pré et on jouait, le dimanche, en prenant soin de remettre les vaches ensuite. C'est en 1938 qu'on fit l'acquisition du terrain pour en faire un stade et créer l'Indépendante Mauronnaise.

51) Rue du Bignon.

C'est un terme gallo romain qui veut dire petite cuve où jaillit une source. Ici se trouvait le lavoir du Bignon au XIX^{ème} siècle .

52) Rue Madame de Sévigné.

Madame de Sévigné née Marie de Rabutin Chantal avait 25 ans, un titre de courtoisie : marquise, deux enfants et des dettes quand son mari Henri décède. Elle est née dans le marais. Son fils Charles, qui a trente cinq ans, se marie le 8 février 1684 à Jeanne de Bréhant qui en a seize. Son père Maurille au présidial de Vannes est très riche et possède 10 millions (actuels) de rente. Le collège qui fut commencé en février 1672 et fini en septembre pour un coût de 280 millions fut ainsi appelé car sis sur la route menant au Plessis.

53) Rue Brizeux Auguste.

Né à Lorient, orphelin de père il poursuit ses études à Arras chez son oncle. Arrivé à Paris, il écrit. « Marie », en 1832, est un énorme succès et reste le modèle d'une poésie régionaliste dont l'idéologie rurale, celtique et religieuse s'affirme chez les Bretons. Il publie également en breton et devient un écrivain bilingue. Il meurt en 1852.

54) Rue du Paradis.

Cette rue fut longtemps bordée de ronces comme l'est dans la Bible le chemin qui mène au Paradis.

55) Rue de la Doueff.

Aujourd'hui orthographiée Doueff, elle fut le Doist ou Doigt ; monsieur Rosenweig, dans son dictionnaire du Morbihan, l'orthographie ainsi. Dans son aménagement, la DDE l'appelle encore la Doift. Ceci sans doute dû à la calligraphie similaire du s et du f. La Doift dut être francisée en la Doueff, pour ne pas l'assimiler au gallo « doué » qui signifie un trou d'eau pour les vaches et auparavant trou pour rouir le chanvre, le lin ou le cuir comme à Saint-Léry où persistent nombreux doués. Le doist signifie courant d'eau en gallo. L'abbé Leclair pense que Doueff vient du gaulois Dubno et en latin Doma qui signifie

profond. Une fontaine, près du château du Loû se nomme Domho. La Doueff se fraye un chemin entre la limite des phyllades de Saint Lô au nord (600 M d'années) et les grès de Gourin au sud. . Elle naît dans le massif forestier qui nous surplombe, formé des dalles vertes de Néant et des schistes rouges de Montfort (500 M d'années) surmontés des grès armoricains (450 M d'années). La Doueff A 10 affluents et se jette dans l'Yvel à Pléguet. En juillet 1938, on y tire l'eau pour la distribution.

56) Rue de Barenton.

Né à la célèbre fontaine, il se jette dans la Doueff à la Ville-es-Zalo. En 1925, on essaye de puiser l'eau dans cette fontaine. Barenton vient de Bellenton ou la fontaine du dieu gaulois Bellanus ou Bellanos, l'Apollon des grecs et l'Archange Michel des chrétiens. Sa fête était le premier jour de Bellene = le 1^{er} mai. Les bulles d'azote qui s'y dégagent et viennent de la décomposition d'humus dans une chambre sensible aux variations barométriques va fixer au XIX^{ème} siècle le cycle arthurien écrit par Chrétien de Troyes entre 1165 et 1190, particulièrement Yvain ou le Chevalier au lion qui relate les aventures en Brocéliande d'Yvain près de la fontaine de Barenton.

Cette rue est aussi appelée route du tram car un tramway, de 1899 à 1910, amenait du minerai de fer de l'étang Bleu de Paimpont.

Elle est appelée également la rue du plan d'eau depuis qu'en 1965, Louis Nogues décida de faire un plan d'eau sur les terrains jouxtant la Doueff. Les travaux débutèrent en 1966, le plan d'eau fut inauguré en février 1968. En 1986, les travaux reprirent et c'est en 1991 que les plantations furent terminées et le parcours de santé achevé en 1993. Ce plan d'eau connut quatre maires différents : Nogues, Thébault, Dréano et Colleu.

57) Rue du 22 mars 1962.

Ce n'est pas la fin de la guerre d'Algérie mais la signature de l'état français avec le front national de libération de l'Algérie à Evian. Le cessez-le-feu devait prendre fin et une direction bi-partie devait assurer l'intérim jusqu'aux élections générales qui devaient approuver ou non l'indépendance des anciens départements d'Algérie. Celles-ci interviendront le 4 juillet 1962 et l'indépendance de l'Algérie sera effective le 5 juillet à 12 heures. Il n'est pas dans notre intention de rentrer dans la polémique politique de savoir si cette date doit être retenue plus qu'une autre, même si, aussi bien les présidents Giscard et Mitterand se sont exprimés contre et si certains veulent retenir la date du 16 octobre 1962. Mais il faut simplement s'en tenir aux chiffres. La guerre d'Algérie a fait 30 000 soldats tués dont le tiers par accident. Comme toujours, la population civile qui verse un lourd tribut avec 220 000 morts dont la moitié

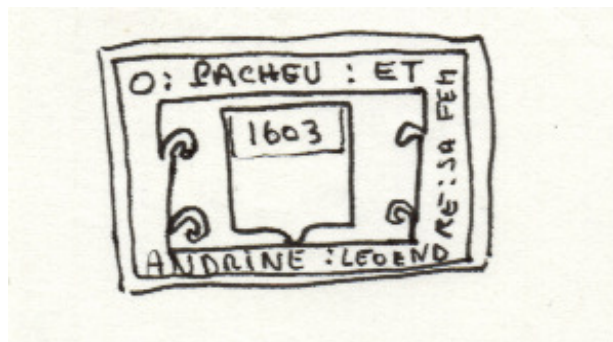
après le 5 juillet, y compris le génocide Harkis. Il y a eu plus de morts après le 19 mars que du 1^{er} novembre 1954 à cette dernière date.

58) Rue de Newmarket.

Newmarket est une petite ville du comté de Cork en Irlande du sud avec laquelle Mauron fut jumelée le 24 septembre 1986. La signature intervint entre Claude Dréano, Michel Blandel et Tom O'Callaghan, Maureen Browne.

59) Rue du Presbytère.

A l'emplacement d'une vieille maison à tourelle, datant de 1603, construite par O.PACHEU ET ANDRINE LEOENDRE,



elle fut rasée pour laisser la place à la rue du presbytère.

Il n'y avait autrefois pas de presbytère à Mauron. La paroisse étant desservie par Paimpont, les curés devaient être à la prioué. A la révolution, le recteur Lemoine était logé rue des Portes d'En Haut, puis il alla loger à la Grand Rue chez les Perot. C'est en 1837 que monsieur Lucas, recteur, s'adresse à Alfred Bonamy, juge de Paix à Vannes, héritier de son père Joseph, ancien sénéchal républicain. Devant l'instance de monsieur le curé, il cède la maison de ses ancêtres. Monsieur Moureau maire et monsieur Lucas recteur sont autorisés par ordonnance de Louis Philippe d'acquérir au nom de la commune et de la Fabrique, la maison d'Alfred Bonamy et ses dépendances. Les dons arrivent, une souscription rapporte et au prorata d'un tiers pour la Fabrique et de deux tiers pour la commune. L'acte est signé le 31 janvier 1838. Le 1^{er} janvier 1904, le mur du presbytère donnant sur la rue s'étant écroulé, on en profite pour construire un hangar pressoir et refaire le portail. L'inscription Bonamy 1714 encastrée dans l'ancien mur est replacée dans le nouveau. En 1995, la municipalité et le district entreprennent la rénovation de l'ensemble.

60) Louise Michel. (1830-1905)

Née dans la Haute-Marne, fille d'un châtelain et de sa servante, elle devient institutrice mais refuse de prêter serment à l'empereur et ouvre une école privée. Pendant la Commune, elle est garde au 61^o bataillon, ambulancière, elle anime

le Club de la Révolution. Condamnée le 16 décembre 1871, elle est déportée en Nouvelle Calédonie où elle s'emploie à l'instruction des Canaques et les soutient dans leur révolte contre les colons. Amnistiée en 1881, la « vierge rouge » parcourt l'Europe et enflamme les foules. Ses funérailles, à Marseille, provoquent une énorme manifestation qui se reproduira tous les ans jusqu'en 1916.

61) Mathurin Maillard.

Ce fut le premier maire de Mauron. Le lundi 15 mars 1790, tout le monde est réunis au son de la cloche à la manière accoutumée et se retrouve dans le cimetière. Monsieur Joseph Mathurin Maillard est élu maire. La fin du dépouillement se fera le lendemain : 27 seront élus dont 18 notables parmi lesquels 2 nobles, 4 prêtres et 4 officiers seigneuriaux.

Joseph Mathurin Maillard a 34 ans, avocat au parlement, déjà élu député de la sénéchaussée, il avait épousé le 13 février 1779, Reine Mathilde Philippe Bigarré originaire du Désert, héritière de la seigneurie du Coudray-Baillet. Son grand père Joseph Bigarré était procureur fiscal de Grénédan et du Mottay en 1724, son père Louis Julien était notaire à Mauron en 1744. En novembre 1790, Mathurin Maillard est remplacé par François Marie. Il sera élu administrateur du district de Ploërmel puis procureur-syndic. Incarcéré en 1794 comme fédéraliste, il sera relâché un mois plus tard, attaché au bureau relatif aux armées.

1) CHEMIN SAINT-PIERRE :	4
2) RUE DE LA FONTAINE.	4
3) RUE PORTE D'EN HAUT.	5
4) RUE DES PORTES.	5
5) GRANDE RUE.	5
6) RUE DE L'ESPADRON.	5
7) RUE DUPLESSIS.	5
8) RUE PREPOIS.	6
9) RUE FRESNAYE.	6
10) RUE DE LA BLATTERIE.	6
11) RUE DU MOULIN.	6
12) RUE DES PEEZ.	6
13) PLACE DE L'EGLISE.	6
14) RUE ABBE FLOHY.	9
15) RUE NATIONALE.	11
16) PLACE HENRI THEBAULT.	11
17) RUE DE LA LIBERATION.	12
18) RUE VITAL PERCEBOIS.	13
19) RUE DES DEPORTES.	13
20) RUE MATHURIN LEFORT.	14
21) RUE PAUL MAULION.	14
22) RUE DE LA POINTE.	15
23) RUE DU PORHOËT.	16
24) RUE D'ARMOR.	16
25) RUE DE LA JOIE	16
26) RUE ROPARTZ	17
27) RUE CARREFOUR TOUSSAINT	18
28) PLACE DE LA LIBERTE	18
29) RUE DU COMMANDANT DU NODAY.	18
30) IMPASSE DES PERRONIAUTS	18
31) RUE DE L'ABBE BIHOUEE	18
32) RUE ALPHONSE GUERIN.	19
33) PLACE DE LA GARE	20

34) AVENUE JEAN ALLAIN.	21
35) RUE DE LA VILLE EN BOIS.	21
36) RUE DU PONT DE GUE.	21
37) RUE DE BRAMBILLY.	21
38) RUE LE CHAPELIER.	22
39) RUE DES HARAS.	22
40) RUE DE VERDUN.	22
41) RUE PASTEUR.	22
42) RUE LAËNNEC.	23
43) RUE DE LA CHARENTE.	23
44) RUE D'ANGOULEME	23
45) RUE DE BROCELIANDE	23
46) RUE ANNE DE BRETAGNE OU JEANNE JUGAN.	23
47) RUE ABBE CHESNAIS.	25
48) RUE MONSEIGNEUR HILLION.	25
49) RUE THEODORE BOTREL 1868 - 1925 .	25
50) RUE DU STADE.	25
51) RUE DU BIGNON.	26
52) RUE MADAME DE SEVIGNE.	26
53) RUE BRIZEUX AUGUSTE.	26
54) RUE DU PARADIS.	26
55) RUE DE LA DOUEFF.	26
56) RUE DE BARENTON.	27
57) RUE DU 22 MARS 1962.	27
58) RUE DE NEWMARKET.	28
59) RUE DU PRESBYTERE.	28
60) LOUISE MICHEL. (1830-1905)	28
61) MATHURIN MAILLARD.	29